

LE GRAND SAUT

L'écureuil sauta, effectua un immense vol plané, puis au dernier moment, se rattrapa à une branche pour se recroqueviller sur lui-même et disparaître entre les feuilles. Il avait sauté sans penser aux conséquences de son action, sans se soucier du regard des autres, de leur avis, sans se demander s'il en avait le droit.

La seule pensée qui me traversa l'esprit fut que cet écureuil, ce petit être sauvage, avait une vie bien plus palpitante que la mienne.

Un lycéen, quel qu'il soit, a une vie tellement monotone... tellement planifiée... Sans cesse devoir respecter des règles, se faire juger par les gens autour de lui, subir leurs regards moqueurs, devoir rire à des blagues idiotes pour ne pas dénoter, ne trouver personne qui ne comprenne les siennes. Tous les jours se ressemblent, tous les jours se répètent. Une boucle infinie. Puis la routine changera, et ensuite elle recommencera car le mot « vivre » ne peut se dissocier du mot « habitudes ».

« - Anaïs, je suis certaine que tu es capable de m'expliquer ce que je viens de dire, n'est-ce pas ? Sinon, pourquoi regarderais-tu si attentivement cette fenêtre au lieu de m'écouter ! »

C'est évidemment cet instant-là que Mme Lemlisc choisit pour m'interroger. Elle me regarda, désolée d'avoir encore à faire à une élève indisciplinée.

Je lui fis un sourire innocent avant de répondre :

« - Non, vous pouvez répéter s'il vous plaît ? »

Elle me dévisagea et déclara en soupirant :

« - Pourquoi devrais-je répéter rien que pour toi ? Et puis, fais-nous partager ce qui te fascine tant dehors et qui t'empêche d'écouter mes cours ?!

- Cela ne vous plaira pas, signalai-je en faisant nerveusement tourner mon stylo entre mes doigts.

- Non, sincèrement, explique-nous, j'y tiens. »

Je compris à son regard que je ne m'en tirerai pas comme cela, qu'elle voulait me faire payer le fait de rêvasser en classe. Je décidai donc de lui livrer ce à quoi je pensais pendant qu'elle étalait les détails peu croustillants de la vie d'un certain Épicure.

« - Et bien, Anaïs, j'attends. »

J'inspirai profondément, plongeai mon regard dans ses yeux brillants et m'expliquai enfin :

« - Pendant que vous parliez, j'étais tout simplement en train de regarder dehors. De regarder le monde, le vrai. Celui dans lequel les gens prennent leurs propres décisions, celui dans lequel chacun évolue à sa façon. Je ne vous écoutais pas déverser tous les détails de la vie de cet auteur car j'essayais de comprendre ce qu'il se passait là-bas. - *dis-je en pointant la fenêtre du doigt* - J'essayais de comprendre comment cet écureuil avait fait pour faire un bond de cette amplitude sans avoir peur. J'essayais de comprendre pourquoi cette petite boule de poils avait une vie bien plus captivante que la mienne. J'essayais de comprendre pourquoi on nous parle d'auteurs qui ont su vivre leurs vies, qui ont su faire des choses incroyables au lieu de nous pousser à faire de même. Je me demandais pourquoi on nous apprenait des formules mathématiques plus savantes les unes que les autres au lieu de nous apprendre les bases de la vie en communauté. Voilà ce à quoi je pensais. Sur ce, excusez-moi d'avoir envie de vivre ma vie avec courage à la place de vous écouter parler. Excusez-moi de vouloir vivre ma vie. »

Sans m'en rendre compte, je m'étais levée et gesticulais dans tous les sens comme à chaque fois que je traitais un sujet qui me tenait à cœur. Je devisageai mes camarades de classe : aucun d'eux ne réagit, pas un seul. Excédée et déçue de voir ces jeunes gens encore endormis, je fis ce que tout élève avait toujours rêvé de faire : je ramassai le peu d'affaires qui étaient étalées sur ma table pour les fourrer avec hargne dans mon cartable et enfin, sortis de la classe dignement, comme dans une scène de film au ralenti.

Ce n'est qu'en posant mon pied hors de l'enceinte du lycée que j'eus l'impression de réellement respirer. Libérée du regard des autres, de leurs réflexions cruelles, des contraintes de la vie en société. Enfin seule. Enfin seule sur cette terre. J'enfilai la deuxième bretelle de mon sac à dos et je me mis à courir, à courir comme si ma vie en dépendait.

Le soir-même, enfermée dans ma chambre, espérant ne jamais retourner au lycée, je pensais que la solution à tous mes problèmes serait de vivre seule sur cette terre. Je n'aurais plus à obéir à qui que ce soit, je ferais tout ce que je voudrais sans me soucier du regard ou de l'avis des autres ! Il est probable que la solitude me pèserait de temps à autre mais je m'en accommoderais : je pourrais vivre la vie qui me plairait et je vivrais heureuse jusqu'à la fin de mes jours.

Je dus malheureusement retourner au lycée. Mes parents avaient reçu un appel de Madame le proviseur, Mme Hosbat, pour les informer de ma « crise ». Après ce coup de téléphone, ils m'avaient fortement réprimandée et ils avaient évidemment fini par me renvoyer en cours. À peine avais-je passé le portail d'entrée que M. Pajgo et M. Ager se postèrent devant moi, sourcils froncés. Sans un mot, ils m'escortèrent au bureau de la directrice. C'était une petite femme aux cheveux gris. On la voyait rarement hors de son bureau mais tout le monde savait qu'elle était capable de faire frissonner les pires voyous de l'établissement.

Devant le bureau, les surveillants se retirèrent comme s'ils avaient eu peur de ce qui se trouvait derrière cette simple porte. Je toquai alors, et attendis un « entrez » qu'on ne m'accordait jamais. Quelques minutes plus tard, Mme Lemlisc ouvrit la porte. Elle me sourit tendrement et m'invita à entrer. Mme Hosbat était assise à son bureau, les bras croisés, un sourire carnassier sur les lèvres. Je déposai mon sac près du siège en face de la directrice et finis par m'y asseoir.

Quinze minutes plus tard, je ressortis de ce bureau, contrainte d'y retourner tous les mois pour un point mensuel. Je devrais en plus subir des heures de colle quotidienne avec Mme Lemlisc. Les cours s'enchaînèrent et je passai la journée les yeux rivés vers la fenêtre. Aucun professeur n'eut le courage de me faire la moindre remarque, probablement tous inquiets à l'idée que je rejoue le même scénario qu'avec Mme Lemlisc.

La dernière heure de cours s'écoula lentement et je rejoignis la classe où j'allais devoir passer mon heure de colle. Mme Lemlisc était assise à son bureau, soulagée que sa journée soit proche de la fin. Elle me désigna le siège devant elle et je m'y assis docilement. J'avais décidé qu'après le mauvais moment que je lui avais fait passer je devais me rattraper en étant la plus aimable possible. Elle me fixa quelques secondes puis me dit en souriant :

« - Bon, nous allons profiter des heures que nous passerons ensemble pour construire un texte argumentatif. Le thème est le suivant : »

Elle me tendit un bout de papier sur lequel on pouvait lire « *Faut-il être seul sur terre pour pouvoir vivre la vie dont on rêve ?* ». Je relus le sujet plusieurs fois. Il définissait exactement la pensée qui m'avait traversé l'esprit le jour de l'incident. Elle me dévisagea, semblant comprendre mon désarroi, et se mit à parler :

« - Tu sais Anaïs, ton discours avait beau être insolent et irrespectueux, tu as dit beaucoup de choses vraies. Durant toute l'éducation d'un enfant, on lui transmet ce que d'autres personnes ont compris ou découvert. On lui explique que Christophe Colomb a découvert l'Amérique, que Magellan est celui qui a effectué le premier tour du monde alors que l'enfant reste assis, face à nous dans une classe au lieu de parcourir le monde par lui-même. Mais, ne penses-tu pas que laisser partir n'importe quel enfant, sans base solide de connaissances serait complètement inconscient et dangereux ? Le problème ne vient pas de toi mais des autres... Il y a peu d'enfants comme toi, qui se rendent compte de ce qu'il se passe autour d'eux. Ces personnes-là pourraient, effectivement, partir à la découverte du monde. Mais les autres enfants, les enfants qui ne savent pas quoi faire de leurs dix doigts, que fais-tu d'eux ? »

Je réfléchis un instant. Je n'avais jamais songé à mes camarades. Les rares fois où je leur portais de l'attention, j'étais face à des regards vides et inexpressifs, face à des personnes endormies qui vivaient leurs vies en boucle, comme un jour sans fin, sans même s'en rendre compte. Mme Lemlisc continua :

« - Je sais que rien ne te fera changer d'avis et je n'attends pas cela de toi, je veux juste que tu te serves de tes convictions et de tes envies les plus fortes pour en faire quelque chose de construit et argumenté. Alors prends une feuille, tu as 50 minutes. »

Durant ces longues minutes, j'eus l'occasion de mettre des mots sur tout ce qui me tracassait depuis maintenant quelques mois. Je n'aurais jamais cru qu'écrire m'aiderait ou me soulagerait, pourtant ce fut le cas.

À chaque heure de colle Mme Lemlisc était présente. Elle était toujours bienveillante et elle m'apprit qu'aucun discours ne transmettait autant de choses qu'un sourire. Chaque soir, elle me rendait la copie écrite la veille puis me donnait des conseils, faisant en sorte que mes arguments se précisent de plus en plus.

Quelques semaines plus tard, mon texte était achevé.

À la fin de la dernière retenue quotidienne, je sortis lentement du lycée. La musique de mon MP3 tambourinait dans mes oreilles. Je passai devant l'immense parc qui faisait toute la réputation de ma petite ville. Sans réfléchir, je changeai de direction pour pénétrer à l'intérieur. Je trouvai un coin d'herbe tranquille et je finis par m'allonger, mon sac sous ma tête, les yeux vers le ciel.

Je restai ainsi, immobile, pendant ce qui me sembla quelques minutes à peine. Je dus m'endormir pourtant, car quand je rouvris mes yeux, la nuit était tombée.

Je restai face au ciel encore quelques instants. J'aperçus un avion déchirer cette immense entité noire parsemée de petits points scintillants. Je suivis cet avion du regard aussi loin que mes yeux me le permettaient. Consciente que si je ne rentrais pas très rapidement chez moi, je passerais un mauvais quart d'heure, je pris malgré tout le temps de m'asseoir et de m'imaginer dans cet avion.

Je m'imaginai assise à côté d'un étranger, près du hublot. Je m'imaginai regarder vers le bas et trouver les maisons ridiculement petites. Je m'imaginai dans le ciel, volant vers une destination inconnue. Je m'imaginai atterrir et poser le pied en dehors de cet avion. Je m'imaginai regarder autour de moi et ne rien reconnaître. Je m'imaginai prendre un bus, puis le métro. Je m'imaginai descendre à n'importe quelle station pour réserver une chambre dans n'importe quel hôtel, n'importe où.

J'avais toujours été une des admiratrices les plus ferventes de toutes sortes d'explorateurs qui découvraient des endroits magiques et insoupçonnés.

Je me levai, jetai mon sac à dos sur mon épaule et me remis en marche. Il me fallut une vingtaine de minutes pour arriver devant chez moi.

À peine ouvris-je la porte d'entrée que mes parents surgirent en hurlant :

« - OÙ ÉTAIS-TU PASSÉE BON SANG ! IL EST 22h ! ON A FAILLI APPELER LA POLICE ! ON A EU TELLEMENT PEUR ! MAIS QU'EST-CE QU'IL T'A PRIS ?! »

Ils continuèrent sur le même ton :

« - D'ABORD TON DISCOURS INSENSÉ EN CLASSE, MAINTENANT TU RENTRES À DES HEURES IMPOSSIBLES SANS PRÉVENIR, C'EST INADMISSIBLE ANAÏS !! NOUS NE T'AVONS PAS ÉLEVÉE COMME ÇA ET TU LE SAIS ! TU N'AS PAS LE DROIT DE NOUS FAIRE PEUR COMME ÇA ! TU N'AS PAS LE DROIT DE VIVRE COMME SI TU ÉTAIS SEULE SUR TERRE !! »

« - J'étais au parc, je regardais les avions dans le ciel, je-je suis désolée, je n'ai pas vu le temps passer, je suis navrée, je - » balbutiai-je entre les vociférations de mes parents.

« - TU REGARDAIS LES AVIONS ?! MAIS QUEL ÂGE AS-TU, ENFIN ? D'OÙ VIENT DONC TON PROBLÈME ? T'EN ALLER, VOYAGER, REGARDER DES AVIONS, VIVRE SANS FAIRE ATTENTION AUX GENS AUTOUR DE TOI, C'EST RI-DI-CULE !

Ma mère me regarda en fronçant les sourcils :

« - Monte dans ta chambre. Nous discuterons de ta punition. »

Je gravis l'escalier en courant, des larmes au coin de mes yeux. Mes parents s'étaient énervés mais cette discussion intense n'était pas la cause de l'apparition de ces petites gouttes brillantes. Ce que je ne supportais pas était le fait qu'ils avaient qualifié mon discours d'« insensé » et mes idées de « ridicules ». Personne ne comprenait mes idées ni mes envies et c'était ce qui me blessait le plus.

Je m'allongeai sur mon lit, sous ce plafond que j'avais observé bien souvent. Tant de choses me traversaient l'esprit. Soudain, je me relevai, me dirigeai vers mon placard et empoignai un sac de voyage.

J'enfilai mon casque, je fis tourner la clé et le moteur vrombit. J'actionnai la poignée d'accélérateur et je sentis l'engin m'entraîner. Les yeux fixés sur la route, j'enchaînais les virages et les intersections sans ralentir. Je serrais mes jambes de toutes mes forces pour que mon sac ne glisse pas. À l'intérieur, quelques habits, mes papiers d'identité et mes petites économies. L'ivresse de la vitesse, le vent sur mon visage me confortaient dans mon choix. C'est en m'arrêtant devant le panneau indiquant la direction de l'aéroport que je n'eus plus aucun doute. J'allais le faire. J'allais prendre un avion et m'envoler vers l'inconnu. J'allais vivre mon rêve. J'allais quitter ce maudit lycée et ses élèves endormis, j'allais laisser derrière moi leurs regards méprisants et leurs avis hostiles. J'allais transgresser les règles qu'on m'avait imposées, sans plus jamais avoir peur des conséquences. Peu m'importait ce que mes parents diraient. Peu m'importait ce que mes parents penseraient. Peu m'importait ce que mes parents feraient. J'avais attendu toute ma vie que ce jour arrive et maintenant, je ne pouvais plus faire demi-tour. Je ne voulais plus faire demi-tour. Je coupai le contact, abandonnai mon scooter et me dirigeai vers la porte qui me donnerait accès à mes rêves les plus chers...

Elle monta les marches quatre à quatre, une assiette chaude à la main. Elle toqua mais je ne lui répondis pas. « Adolescence, quand tu nous tiens... » pensa-t-elle. Elle frappa à nouveau mais n'obtenant aucune réponse, elle entrouvrit doucement la porte.

« -Ma chérie, tu dors ? »

Comme je ne répondais toujours pas, elle se permit d'entrer et la terreur l'envahit. Ma chambre était vide et sur mon lit, un simple bout de papier. Elle le déplia et ses mains se mirent à trembler. Elle reconnut ma mince écriture, la mince écriture de sa fille chérie.

Maman, Papa,

Je suis partie. J'ai enfin réalisé mon rêve. Sachez que rien de cela n'est votre faute.

J'ai toujours eu une envie viscérale de voyager, de partir à l'aventure. Depuis toujours, je n'ai cessé de rêver de villes à visiter, d'endroits à découvrir, de cultures à observer, de langues à apprendre, de personnes à rencontrer, de neige à voir tomber en été, de soleil à voir briller en hiver, de secrets d'anciennes civilisations à percer, d'avions dans lesquels s'envoler, de bateaux dans lesquels embarquer.

J'ai passé ma vie à imaginer mes futurs voyages sans jamais tisser de liens avec mes camarades qui n'avaient aucun point commun avec moi.

Cela m'attristait de ne pas voir mon futur s'éclaircir, de ne pas trouver ma voie, pendant que tout le monde autour de moi se projetait déjà.

Puis, un jour, j'ai compris que je ne trouverai jamais d'autre d'alternative, que le seul chemin que je m'imaginai suivre était celui qui m'avait toujours tant plu. J'ai compris que je me devais de partir explorer le monde.

S'il vous plaît, ne vous inquiétez pas.

Je vous aime tellement.

Vous ne partagez pas mes idées, vous ne partagez pas mes rêves et j'en suis navrée. Je serais partie plus sereinement en étant sûre de vous avoir de mon côté.

Il n'empêche que vous avez tout sacrifié pour moi et que vous avez été les meilleurs parents qu'on ait pu espérer avoir. J'aimerais tellement qu'aujourd'hui vous validiez mes choix qui, je pense, m'aideront à m'épanouir et à me rendre heureuse.

Vous vous seriez énervés ainsi contre moi il y a quelques semaines, je me serais enfermée dans ma chambre et j'aurais laissé la colère m'envahir. Aujourd'hui, après toutes ces soirées passées à écrire, à partager toutes mes envies à l'aide d'un stylo et d'une feuille, j'ai appris beaucoup de choses.

Je sais que vous n'êtes pas d'accord avec moi parce que vous avez peur, même si je ne comprends pas bien ce qui vous inquiète tant. Peut-être est-ce le fait que je vous oublie, que je ne revienne jamais ou bien tout simplement qu'il m'arrive quelque chose ?

Quand vous avez qualifié mes « envies », qui étaient en fait mes « besoins », d'insensées et de ridicules vous m'avez profondément blessée mais je vous pardonne. Je vous pardonne parce que je vous comprends.

Une dernière chose dont vous n'avez peut-être pas conscience : en m'en allant ainsi, j'échappe aux regards et aux avis des autres, aux règles insensées que nous sommes forcés de respecter, aux contraintes qu'engendre notre société, aux conséquences que nous sommes chargés d'assumer et auxquelles nous devons tant faire attention, à ces efforts permanents que l'on doit fournir afin que notre image plaise à tout le monde. Je croyais jusqu'à ce soir que l'unique échappatoire à ce calvaire était de vivre seule. Je sais désormais que nous n'avons pas besoin d'être seuls sur terre pour vivre la vie dont on rêve. Il suffit de vivre comme si on l'était. Sortir des carcans que l'on nous impose. Briser les chaînes. Vivre, comme si on était seul sur terre !

J'espère que vous ne m'en voulez pas trop.

Je vous aime.

P.S : Niveau technique, je compte prendre un avion ce soir qui se dirigera vers un pays étranger, je ne sais pas encore lequel. Là-bas, je louerai une chambre d'hôtel sûre. J'utiliserai mes économies pendant le mois qui suit jusqu'à ce que je fête mes 18 ans et je trouverai ensuite un travail rémunéré. Je ne sortirai pas la nuit me balader dans des rues étroites et sombres, ne vous en faites pas. Je vous promets de vous appeler au moindre ennui, quel qu'il soit.

Votre fille chérie,

Anaïs.